

1

J'écris ainsi « les juifs », ce n'est pas prudence ni faute de mieux. Minuscule pour dire que ce n'est pas à une nation que je pense. Pluriel pour signifier que ce n'est pas une figure ou un sujet politique (le sionisme), religieux (le judaïsme), ni philosophique (la pensée hébraïque) que j'allègue sous ce nom. Guillemets pour éviter la confusion de ces « juifs » avec les juifs réels. Ce qu'il y a de plus réel dans les juifs réels, c'est que l'Europe, au moins, ne sait qu'en faire : chrétienne, elle exige leur conversion, monarchique les expulse, républicaine les intègre, nazie les extermine. « Les juifs » sont l'objet du non-lieu dont les juifs, en particulier, sont frappés réellement.

Ils sont la population des âmes à qui l'écriture de Kafka, par exemple, exemplairement, n'a donné abri que pour mieux les exposer à leur condition d'otages. Ames oublieuses, comme toutes, mais à qui l'Oublié ne cesse de revenir rappeler son dû. Non pas se rappeler pour ce qu'il a été et qu'il est, car il n'a été et n'est rien, mais se rappeler comme ce qui ne cesse de s'oublier. Et ce *cela* n'est pas un concept ni une représentation, mais un « fait », un *Factum* (KPV, 31) * : c'est qu'on est obligé, dû à la Loi, en dette. C'est l'affection de ce « fait » que le non-lieu persécute.

Le motif de l'oubli m'a été rappelé par une demande de contribuer à une publication collective consacrée aux « Politiques de l'oubli » **. Travaillant à un scénario sur le Mémorial, le mémorial comme question, il se trouvait que j'oubliais moins l'oubli qu'il n'est de règle. Une « politique de l'oubli », c'était notamment, pensais-je, édifier un mémorial. Survient alors, par le dossier Farias notamment, et par la presse, l'« affaire Heidegger », l'affaire de sa politique (Farias). En deçà des polémiques, il y avait la question philosophique de cette politique, et Philippe Lacoue-Labarthe qui l'affrontait depuis des années, avec rigueur et probité. Et qui « concluait » que le crime de cette politique réside non pas tant dans l'engagement national-socialiste du

* La désignation des textes appelés entre parenthèses et en abrégé se trouve dans le glossaire bibliographique à la fin du volume.

** Par Nicole Loraux et Maurice Olender, pour le *Genre humain*.

recteur de Fribourg que dans le silence observé jusqu'au bout par le penseur de Todtnauberg sur l'extermination des juifs.

Par le motif que Philippe Lacoue-Labarthe propose de ce silence, motif, pour le dire vite et mal, « esthétique », il croise un souci qui me vient de l'Analytique du sublime de Kant et des derniers textes d'Adorno consacrés à critiquer la « culture » du « sensationnel », disons. Dans les deux cas, me semble-t-il, et tout différemment, pour ne pas dire à l'inverse, la « sensation », l'*aisthêsis*, en tant que matière donnée en forme, qui donne occasion au goût, au plaisir esthétique, – dans les deux cas l'*aisthêsis* s'oublie, se fait impossible, se dérobe à sa représentation (par l'art). Mais cette dérobade laisse filtrer autre chose, le sentiment contradictoire d'une « présence » qui n'est certes pas présente, mais qui précisément doit être oubliée pour être représentée, bien qu'elle doive être représentée. Or ce motif, qui n'est pas seulement celui des dites « avant-gardes » artistiques, mais justement aussi « des juifs », n'est pas, apparemment, sans parenté avec celui du « dévoilement voilant » chez Heidegger, et de l'angoisse. Dans tous les cas, approché par les voies les plus contrariées, le même motif pourtant, celui d'une « anesthésie ».

D'où le paradoxe, et même le scandale : comment cette pensée (de Heidegger) tout attachée à rappeler ce qu'il y a d'oubli (de l'être) dans toute pensée, dans tout art, dans toute « représentation » du monde, a-t-elle pu ignorer la pensée « des juifs », qui en un sens ne pense, n'essaie de penser, que ça, – l'oublier

et l'ignorer au point qu'elle tait jusqu'au bout, qu'elle forclot, la tentative horrifiante (et inane) d'exterminer, de faire oublier, à jamais ce qui en Europe rappelle, depuis le commencement, qu'« il y a » de l'Oublié.

Cela pour la « politique ». Mais il va de soi que c'est le même paradoxe, sinon le même scandale d'un même oubli, qu'on observe sur un terrain apparemment tout autre, celui de l'esthétique. Car là encore, et Philippe Lacoue-Labarthe (*Vérité sublime*) l'a distinctement montré, il a fallu que Heidegger (après Hegel) manque complètement, dans sa méditation de l'art, la problématique du sublime, au moins comme telle.

L'affaire Heidegger est une affaire « française ». On peut abhorrer cette désignation, et je l'abhorre pour ce qu'elle contient et répand de géo-philosophie, et qui entre autres nous vient, nous revient, par Heidegger, de l'obscurcissement présent (et sans doute irrémédiable) de l'universalisme des Lumières. Reste vrai, pourtant, que les « Français », s'ils y sont plus sensibles que d'autres, c'est que depuis longtemps, par Rimbaud, Mallarmé, Flaubert, Proust, Bataille, Artaud, Beckett, – par ce qu'ils appellent « écriture » –, attestent que la littérature (pour ne parler que d'elle) n'a jamais eu pour objet véritable que de révéler, représenter en mots, ce qui manque à toute représentation, ce qui s'y oublie. Cette « présence », quelque nom qu'elle porte chez l'un ou l'autre, qui persiste non pas tant aux confins, mais au cœur des représentations. Cet innommable dans le secret des noms. Un oublié, qui

ne résulte pas de l'oubli d'une réalité, rien n'ayant jamais été mémorisé, et que l'on ne peut rappeler que comme oublié « avant » la mémoire et l'oubli, et en le répétant.

C'est cela que des « philosophes », en France, et ailleurs, bien sûr, ont entendu qui cherchait à s'écrire dans les textes de Heidegger. C'est ainsi que l'existentialisme, la phénoménologie et le marxisme ont laissé place à la pensée existentielle-ontologique, « nomade » parce que sans lieu, déconstructive parce que paradoxale. Je ne tente pas ici d'« expliquer » pourquoi ce fut la France qui s'est trouvée ainsi en charge d'une pensée de l'immémorial. A supposer qu'une « explication » soit permise et possible, il est à présumer qu'elle n'est pas sans rapport avec une histoire (qui est plus qu'une histoire) « politique » marquée par la décapitation d'un roi.

Pour faire entendre posément la différence entre un oubli représentatif, remédiable, et l'oubli qui déjoue toute représentation, il ne serait pas vain de relire conjointement, mais en préservant avec scrupule les écarts immenses, les incommensurabilités qui les séparent, le texte kantien de l'esthétique et le texte freudien de la métapsychologie. Ce que, somme toute, Jacques Lacan a commencé. Plus précisément, oser avancer que comme le beau est au sublime, le refoulement secondaire est au primaire. Et cela quant à la matière ou qualité de la donnée kantienne ou de l'excitation freudienne, quant à la capacité de synthétiser chez Kant et d'associer chez Freud, quant à